

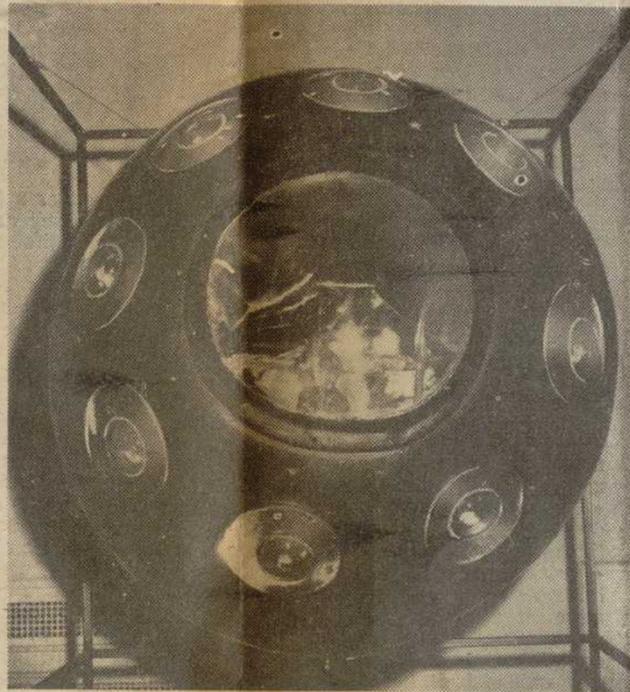
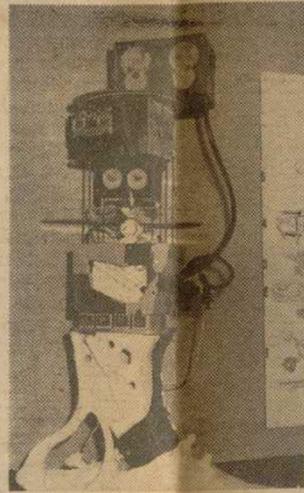
ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91
21, Bd Montmartre - PARIS 2^e

N° de débit _____

FRANCE NOUVELLE
6, Bould. Poissonnière - II^e

18 OCTOBRE 1967



ème
e
es

DES milliers d'œuvres et une cinquantaine de pays. Cette cinquième Biennale de Paris, disons-le tout de suite, est bien vivante. Elle est certainement l'une des manifestations les plus caractéristiques de l'art actuel. A cause même de son ampleur et de ses contradictions. Quel est son but ? Elle se propose « de donner à des artistes de tous les pays, de 20 à 35 ans, l'occasion de présenter et de confronter leurs travaux ». Je sais que cette option « jeune » peut être discutée, et qu'en matière d'art, comme en beaucoup d'autres — on peut être jeune après 35 ans et très vieux à 20 ans. L'arbitraire de cette limite d'âge n'échappera donc à personne et pourtant — quitte à déranger le sommeil de quelques critiques — c'est le choix de cette limite qui me paraît fort utile et même irremplaçable. Il s'agit moins ici, à la Biennale, de privilégier un âge que d'offrir à une génération la possibilité d'exploiter ses propres qualités. Parmi lesquelles on peut compter, dans l'hypothèse la plus favorable, la fraîcheur des impressions, le goût du changement, un sens ardent et souvent réfléchi de l'opposition, une remise en cause perpétuelle, etc. Toutes qualités que l'on risque effectivement de perdre plus au-delà qu'en deçà d'un certain âge et qui donnent naturellement à la jeunesse son poids réel dans l'évolution des arts. A d'autres la légitime maturation d'une œuvre ou, bien entendu, la continuation béate ou astucieuse du passé.

Pas de « Luna-Park »

Aussi combien me paraît dérisoire et malveillante cette façon qu'on a de traiter la Biennale de « foire » ou de « Luna-Park ». C'est en fait lui reprocher, même implicitement, le meilleur d'elle-même et sa raison d'être

la plus valable. C'est flatter de façon démagogique le paternalisme d'un certain public qui est toujours prêt à croire que *les jeunes s'amuse toujours et que l'art actuel fait de bonnes blagues*. Sans plus, n'est-ce pas ! C'est aussi être « spirituel » à bon compte ; comme une femme du monde ou un noble Trissotin.

Précisons que la Biennale des Jeunes comprend différentes sections : *arts plastiques : peinture, dessin, sculpture ; architecture ; gravure, médaille, photographie ; composition musicale ; décor de théâtre ; films d'art et de recherche pour le cinéma et la télévision ; travaux d'équipe* ; et que cette conjonction en un même lieu d'expressions différentes lui donne une physionomie bien particulière et même unique. Elle offre ainsi le modèle, sous une forme certes encore bien modeste et artisanale, de ce que pourrait être un véritable lieu de culture aussi bien pour les artistes que pour le « public ». Un lieu d'échanges entre les différents arts (et entre ceux-ci et le public). Plusieurs colloques sont d'ailleurs organisés à cet effet (dont un dernièrement, sur les revues d'art ; un autre prochainement sur « Art, lumière et mouvement », qui tâchent, à leur manière et de façon locale — mais comment pourrait-il en être autrement ici, en France, en 1967 ? — de dégeler le contact entre ceux qui « produisent » et ceux qui « consomment », pour employer un vocabulaire qui révèle dans sa nature même les limites du système. A ce sujet, signalons encore une fois combien sont mesquins les moyens aussi bien pratiques que financiers mis à la disposition des organisateurs et combien est peu fonctionnel ce Musée d'Art moderne dont les différents étages se mêlent de façon inextricable et dont les salles toujours « provisoires » ont continuellement besoin d'être aménagées, réparées ou démé-

nagées pour laisser la place à d'autres manifestations qui feront de même et ainsi de suite.

Un lieu d'échanges

Quoi qu'il en soit, il est remarquable que, dans ces conditions, la Biennale de Paris puisse offrir le « modèle » même imparfait d'un véritable lieu d'échanges culturels et surtout de cette confrontation significative entre les différents arts. En fait, en « juxtaposant » ainsi la peinture, la sculpture, la musique, l'architecture, le cinéma, la poésie, le théâtre, etc., la Biennale ne propose pas uniquement une solution matérielle, elle répond aussi aux besoins des artistes eux-mêmes qui, à l'heure actuelle, dans leurs œuvres, cherchent à briser l'étroitesse des genres en conjuguant différents modes d'expression. Jacques Lassaigne, qui organisa cette cinquième Biennale, s'exprime très clairement à ce sujet : « Mais le plus grand problème posé, celui dont la solution donne sans doute son caractère à cette Biennale, c'est de tenir compte de l'éclatement des structures antérieures et des dimensions communes. L'art d'aujourd'hui refuse de se laisser enfermer dans des genres, il secoue les habitudes et les routines. Tout se tient et marche d'un même mouvement. Les envois que nous avons reçus de tous les coins du monde sortent des mesures fixées, des cadres établis. Par leurs dimensions, leur articulation, leurs références, leur projection dans l'espace, ils se rattachent aux problèmes de l'architecture que celle-ci ne peut résoudre seule et ils restent l'ambition et la nécessité d'intégrer davantage l'art à la vie. » Il me semble, en effet, que c'est en tenant compte de cet « éclatement des genres », et de « l'ambition et de la nécessité d'intégrer davantage l'art à la

vie » que l'on peut comprendre l'art actuel et ce qui est présenté à la Biennale de Paris, qui en témoigne assez justement. En fait, ces deux soucis se rejoignent et, en dissipant les frontières entre la peinture, la sculpture, la musique et la poésie, les artistes cherchent aussi à intégrer davantage l'art à la vie en rétablissant l'unité perdue d'un langage collectif que notre société a fragmenté en « spécialisations » (2). Et de même, en établissant de nouvelles communications avec la vie quotidienne, même de la façon la plus simple et la plus directe, avec le monde des objets et l'univers de « nos mythologies quotidiennes », qu'elles soient cinématographiques ou autres, les artistes tentent de situer leur langage au sein d'une compréhension plus actuelle et plus populaire. Ce n'est donc pas l'art qui est mis en question — le besoin d'expression est toujours aussi nécessaire — mais ses formes traditionnelles.

Si l'on ignore — ou si l'on veut ignorer — le sens de ces préoccupations, on risquerait effectivement d'être dérouter par une visite à la Biennale de Paris. L'un des responsables qui eut à s'occuper particulièrement de certains aspects pratiques de cette manifestation, me disait que « les artistes veulent maintenant que l'on touche leurs œuvres, ils veulent que le public participe et ne soit plus passif ». Cela pose quelques problèmes puisque tous les matins on est obligé de réparer celles qu'une participation trop intense a détériorées. En somme, il ne faut pas s'attendre, si l'on visite la Biennale, à retrouver l'atmosphère traditionnelle des musées. Beaucoup d'artistes ne veulent plus qu'une exposition ne soit qu'un rassemblement d'images pieuses figées le long d'un mur ; et beaucoup des œuvres exposées échappent aux classifications habituelles.